

UN TYPE D'ABRUTI.

(Suite)

ARISTIDE À L'ÉGLISE.

Le hasard voulut que le jour où les nouveaux mariés pénétraient dans l'église, un convoi funèbre y entra aussi, précédé à son tour d'un groupe qui allait faire baptiser un nouveau né.

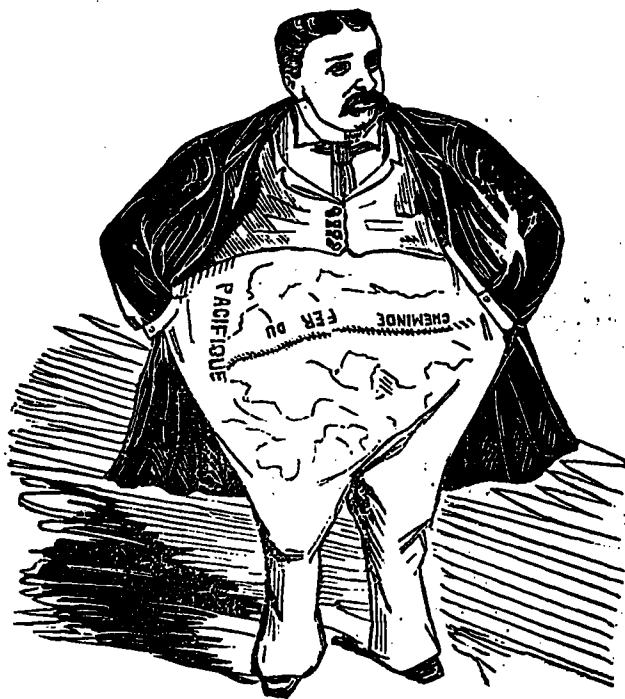
On connaît la cérémonie du mariage religieux. C'est pur comme l'antique. Le voile blanc, l'encens qui pétille, le bouquet, les chants dans l'ombre, l'anneau d'or, tout a été conservé. Combien ce spectacle si calme et si gracieux en lui-même n'était-il pas encore relevé par la beauté virginale d'Adeline, enfant encore par la pureté du corps et de la pensée, femme par les graves paroles prononcées par elle à la mairie. La noble et décente fille remplissait l'église d'éclat, bien mieux encore que ne le faisaient les bougies, semblable à ces saintes qui sont tout rayon. Si elle détournait un instant la tête, c'était pour regarder sa mère et son noble père, le marquis de Neuville, à genoux sur la pierre, mêlant, dans son oraison fervente, le souvenir de son roi à celui de Dieu. Quant au vieux Froissart, il murmurait la seule prière qu'il eût apprise pendant la terreur : « O Nature, descends, entourée de fleurs et de gazou, et répands ta fécondité sur ces deux créatures ! » Il priait à sa manière, marmottant des vers de l'épître à Uraie, des lambeaux du catéchisme de Delisle-de-Salles, le tout coupé de signes de croix, une prière de transition.

Le prêtre, en offrant l'anneau aux jeunes mariés, leur dit :

« Mlle de Neuville, consentez-vous à prendre pour votre époux devant Dieu M. Aristide Froissart ? »

On attendait la réponse d'Adeline, lo oui éternel, lorsqu'une voix qui sortait du baptistère, une voix d'enfant, et précisément, nous l'avons dit, on en baptisait un en ce moment, cette voix cria en pleurant, en vagissant :

« Maman, ne te marie pas ! maman,



Un ministre fédéral après deux ans à la crèche du Syndicat.

je ne veux pas que tu te maries. Oh ! mamau ! mamau ! mamau ! »

Le prêtre, quoique peu superstitieux recula de terreur ; la foule se regarda, car tout le monde avait entendu. Que signifiait ?...

Adeline, épouvantée, courut se jeter dans les bras de sa mère.

Ce mouvement d'étonnement passé, on se dirigea vers le baptistère et l'on vit que l'enfant baptisé dormait d'un sommeil profond. Quand on demanda à la nourrice s'il n'avait pas dit...

« Que voulez-vous, répondit-elle, qu'il ait dit ? il est né il y a quatre jours aujourd'hui. »

C'était une hallucination un peu forte, il est vrai ; mais, après tout, il était insensé de s'y arrêter davantage. Après une demi-heure de confusion et de trouble, la cérémonie fut reprise, et, cette fois, Adeline put prononcer le oui au milieu du silence universel du moment.

Vint le tour d'Aristide Froissart.

Le prêtre lui demanda :

« Aristide Froissart, consentez-vous à

prendre pour épouse Mlle. Adeline de Neuville ? »

Lo oui fut dit, mais il arriva au fond de la nef où était déposé le mort sur lequel se disaient les prières. Oui ! répéta cette voix sépulcrale, et elle ajouta :

« Priez pour moi et pour elle. »

Ce fut une épouvante plus grande encore : sans le prêtre qui fit bonne contenance, tout le monde se serait précipité hors de l'église. Adeline serait morte d'effroi si Froissart ne lui eût dit tout bas :

« C'est moi qui m'amuse, je suis ventriloque. »

Grâce à l'attitude courageuse que garda Adeline après avoir reçu cette étrange confidence, la cérémonie alla jusqu'au bout, et enfin le mariage civil et le mariage religieux furent célébrés.

PASSONS AU REPAS DE NOCES.

Il était bon, car Aristide Froissart qui l'avait décidé à son maître d'hôtel. Dire tous les mets dont il se composait,

ce serait tomber dans le choléra descriptif qui a commencé par les montagnes de l'Ecosse, et a fini, s'il est fini, par des clous de faux. Prenons le dîner à sa fin, c'est assister au plus chaud engagement de la bataille.

Deux cents personnes parlaient à la fois. C'était une mitraille de verbes sans sujets, une grêle d'adverbes sans verbes, un gâchi de propos sans queue ni tête.

Ici une conversation politique, là un dialogue sur la littérature du feuilleton, cette belle et noble littérature inconnue au XVII^e et XVIII^e siècles. Et Laceroise, le sculpteur, qui disait à un marchand de vin de Bercy :

« Voici, monsieur, ce qu'est l'art. »

—Oui, monsieur, répondait le négociant à moitié gris.

—L'art, c'est la forme ; la forme, c'est l'art.

—Oui, monsieur.

—La forme, c'est vous, c'est cette bouteille, c'est la nature poussée au relief, c'est vous. » Il prenait le nez au négociant.

« L'art, c'est Giotto, c'est Coxie, c'est Masaccio. Je ne connais pas cela. Etes-vous ronde bosse ? »

—Oui, monsieur.

Tant mieux ; poursuivons : vous êtes ronde-bosse ?

—Oui, monsieur.

—Vous allez encore mieux me comprendre. L'art c'est le style, et le style voici tout uniment ce que c'est...

Ici Laceroise ferma l'œil gauche, ouvrit tout rond l'œil droit, tira la langue dont il toucha le bout avec l'extrémité d'un de ses doigts, la rentra et la fit claquer contre son palais, en s'écriant :

« Voilà le style, le grand style. »

—Oui, monsieur.

—Je me félicite de vous avoir fait partager mes opinions.

—Ah ça ! reprit enfin le bourgeois, vous faites sans doute des monuments funèbres ?

—Moi ! jamais ; bon pour les maçons, s'il vous plaît.

—Vous faites donc des statues, des